

LAETITIA LYCKE  
l'instinct  
de vivre





# Le Point de non retour

*«This could be the end of everything»*

*Keane, Somewhere only we know*

Aussi loin que ma mémoire me porte, j'ai toujours eu peur de l'irréversible. C'était un fait, sans plus de sens ou de nuances. Je savais que ça allait me toucher mais j'ignorais comment et j'ai vécu jusqu'à ce jour dans l'insouciance la plus pleine et entière. Je savais et je n'étais pas prête pour autant. Rien ne peut vous y préparer sans doute. Le 6 mai 2003, il y a plus de dix ans maintenant, ma vie a basculé. J'ai accouché seule, à cinq mois et demi de grossesse, pendant mon voyage de noces sur une île privée des Maldives, dans ma salle de bain.

Mon jeune mari, non par son âge, mais par nos vœux prononcés seulement dix jours plus tôt, était parti chercher du secours. Avant de partir il a tenu à me demander de me vêtir un peu plus,



avoir un peu de décence en quelque sorte. Je pense qu'il ne réalisait pas la douleur qui me déchirait ni le reste. Moi non plus, jusqu'à ce que je sente le sommet de son crâne au bout de mes doigts vouloir glisser inexorablement et sortir d'entre mes jambes, je ne réalisais pas. Comme si mon insouciance n'allait disparaître que lorsque tout se serait complètement déroulé. J'ai pourtant voulu un instant enrayer le destin. J'avais tellement mal, des contractions au-delà de ce que l'on peut imaginer, que je me suis tapé la tête contre les murs mais pas assez fort pour mourir, ce qui était ma naïve intention. Ni même pour m'assommer. J'avais vingt-quatre ans, j'étais jeune et inconsciente. Récemment, un docteur m'a expliqué que cette douleur extrême provient du fait que le corps doit produire des contractions très violentes pour être capable d'extraire un corps plus petit, et oui, logique.

Cette salle de bain était magnifique. Une salle de bain en plein air, entourée d'une végétation luxuriante où tout a été réfléchi jusqu'au moindre détail pour satisfaire les clients les plus exigeants. Dans les tons beiges, avec des matériaux naturels, tels que la pierre, le coco, le lin. Tous les soirs, le personnel de l'île passait autour de chaque chambre pour vaporiser de l'insecticide afin que

nous, riches clients, ne soyons pas incommodés par les méchants insectes, qui n'étaient pas indiqués dans le descriptif de la brochure de l'agence de voyage. Coconut Island, où chaque chambre a sa propre piscine, sa propre plage privée et où chaque photo peut se transformer en fond d'écran. En vrai, pour les non romantiques, c'est un îlot microscopique dont on fait le tour en moins d'un demi heure en nageant lentement mais qui comporte toutes les prestations haut de gamme d'un hôtel One & Only. La mort version cinq étoiles.

Ce qui est intéressant, est tout ce que j'ai appris de cet événement et ce que je continue d'en tirer comme apprentissage. J'ai appris tout d'abord que le cerveau a comme des plombs qui sautent lorsque c'est juste trop. Je me suis vue, alors que je venais de donner naissance à mon bébé et le voir mourir dans mes bras, discuter dans ma chambre avec un inconnu, de mon ancienne prof d'anglais qui comme lui venait du Pays de Galles et comme lui, était très sympa. Pendant cette charmante discussion qui se déroulait sur mon lit de noces souillé de sang, il essayait de m'extraire mon placenta incomplet juste après avoir coupé le cordon avec du fil de pêche.

Après cet épisode de sauvegarde naturel des fonctions vitales, malheureusement le corps reprend ses droits et la conscience ses fonctions. J'ai été transportée sur l'île d'en face, celle qui n'est dans aucun dépliant, celle d'où vient tout ce personnel qui nettoie, sert, cuisine. Celle qui récupère tous les déchets de nous, riches touristes. Une décharge où les plages ne sont pas faites de sable blanc importé et ne sont pas des fonds d'écrans, du tout. Un dispensaire. Le dispensaire pendant trois jours. Trois jours à attendre que ma tension remonte et qu'une hémorragie ne survienne pas avant de prendre l'hydravion pour l'hôpital de l'île capitale, Malé. Les caillots de sang n'aiment pas l'altitude. Trois jours à voir des femmes en hijab dodeliner de la tête du matin au soir aux ordres d'un infirmier qui ne voulait pas me toucher car je suis une femme. A être allongée sur une table métallique sans rien pour me laver ou seulement éponger mon sang, à part les serviettes en papier achetées par mon mari à la supérette de l'île poubelle. Les Maldives, on ne connaît rien de ce pays quand on réserve son voyage de noces à l'agence, pourtant rien que sa page Wikipedia devrait faire renoncer plus d'un futur jeune marié à cette destination. Aujourd'hui je me souviens d'un docteur qui m'avait dit avant notre départ : «Oh vous savez les plages de rê-



ves, quand on en a fait une, on les a toutes faites». Il m'a fallu pas mal d'années avant de vérifier son propos, que je suis capable aujourd'hui d'infirmier. Chaque lieu porte en lui une empreinte sensorielle différente.

Rien ne m'a été épargné : ni le directeur d'hôtel qui nous annonce d'être soulagé que je ne sois pas morte sur son île, ni le médecin qui -en pronostiquant la nécessité d'un curetage- me fait la morale en me disant «nous sommes de nombreuses touristes imprudentes à perdre nos bébés», ni la montée de lait car non, la nature n'est pas toujours bien faite.

La veille de mon départ de Nice, je faisais une échographie avec mon gynécologue qui me sermonnait de vivre et voyager normalement : «Mais voyons ma petite chérie, la grossesse n'est pas une maladie...». Non, c'est pire, c'est la vie et on peut en mourir.

A vrai dire, je sais que j'ai choisi de ne pas mourir là-bas. Si je n'avais pas décidé de vivre, rien n'y aurait fait. J'ai senti que j'avais le choix. J'étais allongée depuis déjà deux jours, mon bébé qui était jusque-là sur une table près de moi, emmitouflé dans un drap d'hôtel, avait disparu de mon paysage, de ma vue. Je me sen-

tais descendre, emporter par le fond et j'ai entendu mon mari pleurer et me dire que ma tension ne faisait que chuter, qu'il fallait que je me ressaisisse sinon on n'allait pas nous laisser rentrer chez nous et on allait encore devoir rester ici. Et c'est étrange mais j'ai eu de la peine de le laisser seul. J'ai un peu honte mais je ressens encore aujourd'hui, alors que j'ai eu trois beaux enfants depuis, de la culpabilité d'avoir fait ce choix. De ne pas être partie avec mon fils, Gabriel, de l'avoir abandonné. De la même manière que le soulagement physique que j'ai ressenti lors de la délivrance (la douleur disparaît instantanément dès que l'enfant sort), la culpabilité m'a torturée pendant des années car sa mort m'a laissé la vie, en vie. S'il était mort à l'intérieur, ce qui se passe dans ce cas le plus fréquemment, je serais morte empoisonnée. J'aurais aussi dû faire une hémorragie en n'ayant un curetage que quatre jours après l'accouchement. Pendant des mois suivant notre retour, j'ai essayé de mourir de chagrin mais c'était trop tard, comme le crapaud qui devient un prince charmant, cela n'arrive que dans les livres, je n'y suis pas parvenue.

Le rapatriement sanitaire a été une aventure à lui tout seul. Il n'y a pas encore de vol direct Dhuni Kolhu/Nice, on a donc es-

sayé tous les transports possibles et je dois dire que les compagnies étrangères type Emirates et Singapour Airlines ont un niveau de services en première classe presque capable d'adoucir vos souffrances. Car le rapatriement sanitaire vous offre la possibilité, peut-être la seule dans votre vie, de connaître le monde parallèle de la première classe. L'avion dans l'avion, l'aéroport dans l'aéroport. Des plats, des couloirs, des salons, des restaurants invisibles pour le commun des mortels et pourtant si exquis ! C'est vrai, on ne se demande jamais où attendent, ou bien, par où passent, ces demi-stars qu'on voit dans les premières rangées quand on rentre dans l'avion. (Parce que les autres, les super stars, elles ont des jets privés, voyons.)

Avec mon mari nous étions comme des gosses, dans une bulle hors du temps, amusés par des hôtes qui nous proposaient de nous cuire des brochettes dans l'avion, des lounges avec salle de massages à l'aéroport de Dubaï, des buffets avec les cuisines du monde entier dans des salons aux ambiances feutrées et calmes, loin des salles d'attente où on tourne en rond pour finir par demander à une rombière d'enlever son sac du siège. Non, c'était un autre monde, totalement.



On en avait presque oublié qu'il allait falloir faire face à nos amis et notre famille au retour, faire face avec ce nouvel événement, revenir à la réalité.

L'atterrissage en France a été un choc. Un choc en pleine face. Comme si les informations du rapatriement sanitaire s'étaient arrêtées au passage de la frontière. Tout le personnel : ambulanciers, hôtesses, stewards avaient comme seule information «rapatriement sanitaire» ; ce qui pour eux, signifie boulet et non psychodrame à manier avec la plus grande attention et sensibilité. Non, la France, c'était plutôt : «Euh pardon Madame mais l'ascenseur pour la chaise roulante est hors service, vous pourriez pas marcher ?». Et cerise sur le gâteau, dans le vol Paris/Nice, nous sommes tombés sur Benjamin Castaldi et Flavie Flamand, c'était le début de la télé-réalité avec le loft à Nice. Donc ils étaient pour les stewards, d'immenses VIP. Alors là, le rapatriement sanitaire a été carrément décalé au quatrième rang car VIP et staff oblige, toutes les règles de sécurité sautent. Je venais de voir ma vie s'écrouler, tomber en miettes, et me voilà recalée car mon drame personnel est bien moins important que le présentateur d'une émission de télé-réalité... Le plus beau c'est que lors-

qu'on les a contraints de se déplacer pour nous rendre la place de rapatriement sanitaire, le steward s'est platement excusé en disant que «la dame a un peu mal à la jambe». J'étais très fatiguée, vidée, j'avais beaucoup maigri, mais j'ai tellement haï cette personne sur le moment que je pense avoir réussi à maudire son karma sur plusieurs générations. La dame a mal à la jambe ? Non, la dame vient de vivre un cauchemar dont même un scénariste de film d'horreur n'a pas encore osé écrire le script. A la descente de l'avion, à nouveau ambulance et retour à la maison, à deux seulement, avec les lettres de remerciement du mariage à écrire.

J'étais en mode automatique. Je me suis fermement agrippée au peu de convictions que j'avais et sur mes images d'enfance. Car c'est de cela qu'il s'agit, pour éviter de prendre conscience, on reproduit, c'est rassurant et familier.